

Zeitschrift: Suisse magazine = Swiss magazine
Herausgeber: Suisse magazine
Band: - (2005)
Heft: 185-186

Artikel: Le petit œil suisse sur le monde
Autor: Auger, Denis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849631>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le petit œil suisse sur le monde

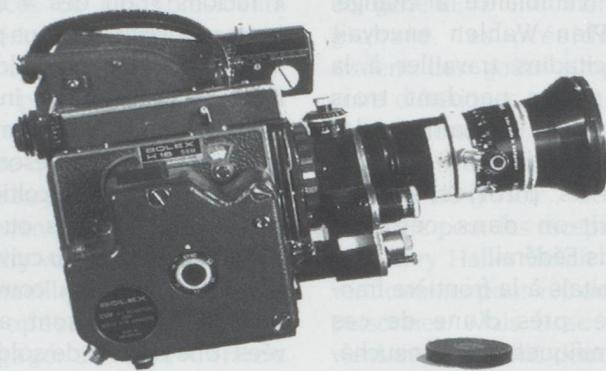
Elles font partie de l'histoire du cinéma. Les caméras Bolex se sont vendues dans le monde entier, pour le plus grand bonheur des amateurs et des professionnels. Retour sur ce succès planétaire et sur l'histoire de la maison Paillard qui l'a forgé et accompagné.

Qu'est-ce qui rapproche Brian de Palma, David Lynch ou Matthieu Kassovitz ? Plus le fait qu'ils sont tous les trois des cinéastes célèbres, ils ont fait leurs premières armes avec la même caméra, la Bolex H16, un objet devenu mythique. Tout est en fait parti en 1923, en Suisse. Cette année-là, la revue Cinéma suisse annonce la sortie d'un appareil utilisant la pellicule universelle pour la prise de vues et la projection de vues animées ou fixes, le « Cinégraphe Bol ». Son inventeur est un immigré ukrainien, Jacques Bogopolsky, fondateur avec quelques associés genevois de la compagnie Bol SA. Son but : profiter de l'essor du marché du cinéma amateur. Malheureusement pour lui, sa caméra utilise le format 35 mm beaucoup plus cher que ceux lancés par Kodak ou Pathé. Le public boude et bientôt, l'entreprise est cédée à Paillard en 1930. Pour Bolex, ce sera le tournant.

Des débuts difficiles

Pour la maison Paillard, confrontée à la crise issue du krach de Wall Street et à la mévente de sa production de gramophones, les appareils cinématographiques constituent la possibilité d'occuper son personnel. Elle achète donc tous les avoirs de Bolex (brevets, marques, stocks et appareils, outillages et engagements financiers) pour un coût de 350 000 francs. Au début, Paillard doit déchanter et regretter l'absence d'étude préalable : les brevets s'avèrent inexploitables, la fabrication des appareils déjà construits est mauvaise, tout comme la réputation de Bolex. Bref, le tableau se présente bien sombre. La remontée n'en sera que plus spectaculaire...

Car Paillard y croit. L'entreprise va organiser sa branche cinéma de façon autonome, avec un personnel spécialisé, un programme d'études spécifique et une comptabilité séparée. À la



fin des années trente, ce sont ainsi 13 personnes qui travaillent au développement des produits Bolex, production assurée par une quarantaine d'ouvriers. Le renouveau viendra d'un jeune ingénieur sortant de l'École d'ingénieurs de Lausanne, Marc Renaud. Cette brillante recrue va en deux ans produire un prototype d'une nouvelle caméra 16 mm, qui deviendra en 1935 la « H16 », rencontrera un important succès commercial et forgera la réputation de Bolex dans le monde. De 233 caméras H16 produites en 1935, la production annuelle dépassera les 10 000 pièces au début des années cinquante. Trente ans après sa création, la H16

assure encore à Bolex un tiers du marché des caméras 16 mm.

Condamnés à l'innovation

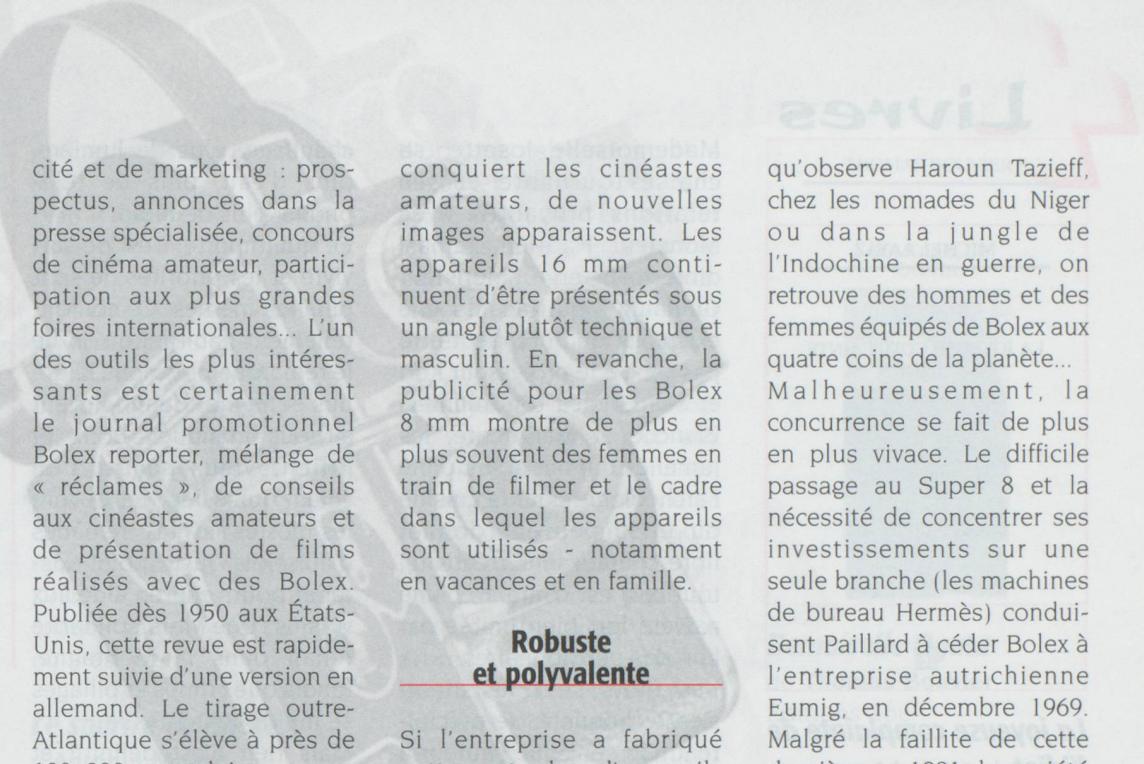
Fabriquer une caméra, c'est bien, mais il faut résister à une concurrence de plus en plus terrible de poids lourds comme Kodak, Canon, Zeiss-Ikon, etc. C'est pourquoi Bolex n'aura de cesse d'améliorer ses caméras pour les rendre plus légères, plus compactes et plus simples à utiliser. Avec de belles réussites... C'est ainsi que quatre ans à peine après l'apparition du 8 mm, Bolex lance en 1936 le premier projecteur triformat qui permet de

Technique : Les multiples étapes de la fabrication

Avant qu'un nouvel article sorte des usines Paillard-Bolex, que le chemin est long ! Une fois un prototype terminé, la direction commerciale doit tout d'abord donner son aval au lancement d'un nouveau produit. Puis le Service des méthodes dessine et fait construire les outillages nécessaires. Une première série d'appareils peut ensuite être fabriquée et montée et, si elle est jugée satisfaisante, la production peut alors vraiment commencer.

La fabrication elle-même est répartie entre de très nombreux ateliers. Tout d'abord, les ateliers d'usinage travaillent le métal pour produire les pièces : décolletage, étampage, perçage, etc. Ces pièces passent ensuite dans les ateliers de traitements thermiques et de surface qui en modifient les propriétés et l'aspect par la trempe, la galvanoplastie, le vernissage ou le polissage. Parallèlement, d'autres composants sont fabriqués : moulage des pièces plastiques, montage des parties électriques ou fabrication des pièces d'optique. Ainsi, dans les ateliers d'optique, le verre brut est scié, puis les lentilles sont usinées, polies, collées et finalement ajustées dans la monture. Enfin, les ateliers de montage peuvent assembler toutes ces pièces. Le parcours se termine par un contrôle final total et un film d'essai.

Le processus de fabrication est donc très complexe. Mais cela n'a rien d'étonnant. La petite mécanique requiert des pièces faites avec une précision extrême et le nombre des pièces nécessaires est très élevé. Une caméra H16 est composée de quelque 1 200 éléments, un projecteur sonore 16 mm en compte 2 330 !



projeter à la fois des films 16, 9,5 et 8 mm. En 1957, l'entreprise lance la première caméra 8 mm munie d'un obturateur à secteur variable pour changer aisément la profondeur de champ et réaliser facilement des fondus enchaînés. Un an plus tard, sort la première caméra 8 mm équipée d'un posemètre incorporé mesurant la lumière à travers l'objectif (TTL). En matière optique, Bolex innove aussi. En 1967, Bolex sort ainsi la première caméra au monde équipée d'un zoom permettant de filmer de 3 cm à l'infini. Malheureusement, toutes les innovations ne paient pas et Bolex connaîtra en 1953 son plus gros échec commercial avec un système censé révolutionner le cinéma amateur : le dispositif Kern-Bolex de prise de vues et de projection en relief ne se vendra pas comme espéré.

En vacances et en famille

Pourtant, l'entreprise diversifie ses méthodes de publi-

cité et de marketing : prospectus, annonces dans la presse spécialisée, concours de cinéma amateur, participation aux plus grandes foires internationales... L'un des outils les plus intéressants est certainement le journal promotionnel Bolex reporter, mélange de « réclames », de conseils aux cinéastes amateurs et de présentation de films réalisés avec des Bolex. Publiée dès 1950 aux États-Unis, cette revue est rapidement suivie d'une version en allemand. Le tirage outre-Atlantique s'élève à près de 100 000 exemplaires.

Les arguments de vente évoluent avec le temps : le public cible et les attentes des consommateurs changent, les modes graphiques aussi. Dans les années trente et quarante, ce sont essentiellement des considérations techniques, ainsi que la qualité et la précision suisses qui sont mises en avant. Ce type d'argument va perdurer, mais en s'effaçant quelque peu. Au fur et à mesure que le 8 mm

conquiert les cinéastes amateurs, de nouvelles images apparaissent. Les appareils 16 mm continuent d'être présentés sous un angle plutôt technique et masculin. En revanche, la publicité pour les Bolex 8 mm montre de plus en plus souvent des femmes en train de filmer et le cadre dans lequel les appareils sont utilisés - notamment en vacances et en famille.

Robuste et polyvalente

Si l'entreprise a fabriqué nettement plus d'appareils 8 mm, ce sont ses caméras 16 mm qui valent à Bolex son prestige. Elles sont largement utilisées dans les écoles de cinéma et très appréciées des cinéastes et artistes « d'avant-garde ». Mais leur robustesse en a fait aussi un outil privilégié pour les reporters et les réalisateurs de documentaires et de films scientifiques. Que ce soit dans le bathyscaphe des Piccard ou sur le flanc des volcans en éruption

qu'observe Haroun Tazieff, chez les nomades du Niger ou dans la jungle de l'Indochine en guerre, on retrouve des hommes et des femmes équipés de Bolex aux quatre coins de la planète... Malheureusement, la concurrence se fait de plus en plus vivace. Le difficile passage au Super 8 et la nécessité de concentrer ses investissements sur une seule branche (les machines de bureau Hermès) conduisent Paillard à céder Bolex à l'entreprise autrichienne Eumig, en décembre 1969. Malgré la faillite de cette dernière en 1981, la société Bolex International SA a réussi à maintenir jusqu'à aujourd'hui une petite fabrication de caméras 16 mm et Super 16 mm à Yverdon. Quoi qu'il en soit, le mythe Bolex n'est pas près de s'éteindre. Il suffit pour s'en convaincre de constater le nombre énorme de sites internet qui évoquent son nom avec admiration...

*Éléments recueillis par
DENIS AUGER*

Suite de la page 15

► Quelques jours plus tard, j'ai entendu un douanier dire que le jeune homme s'était fait prendre, qu'il avait été torturé et exécuté. Ce fut la fin de mon insouciance, la guerre m'avait rattrapée. Et dès lors yeux et oreilles ouverts, je découvrais un tout autre aspect de la vie.

Les soldats allemands les plus jeunes étaient envoyés en Russie et nous avions à la frontière des « vieux ». Quand l'un d'eux se trouvait seul avec mon père, il lui racontait des choses très tristes, que sa femme était morte dans le bombardement de Dresde, que son fils

était parti en Russie, que son frère était mort en Afrique du Nord et qu'il savait bien qu'il n'y avait aucun espoir de gagner la guerre. Et le même, quand il patrouillait avec des collègues disait « Heil Hitler, nous serons victorieux ! » Il y a eu les Juifs qui n'avaient plus le droit d'entrer en Suisse et qui essayaient de passer quand même. De temps en temps, nous en rencontrions qui demandaient leur chemin et nous leur disions : regardez la colline là-bas, si vous y arrivez sans vous faire prendre, on ne peut plus vous refouler. Mais nous n'avions pas le droit et nous nous gardions bien d'en parler. Puis les Allemands sont

partis en abandonnant leurs beaux chiens. Les douaniers en ont adopté un, admiratifs quand à la façon dont ils étaient dressés. Un jour qu'ils avaient arrêté quelqu'un, ils ont laissé leur prisonnier dans le bureau, le chien devant la porte pour le garder. Quand ils sont revenus, le chien était toujours là, mais le prisonnier s'était envolé. Peut-être qu'ils ne parlaient pas l'allemand de la même façon !

Les Français venaient chercher ce qu'ils pouvaient acheter et après si longtemps nous étions heureux de les voir.

J'ai été invitée dans une ferme française. Les gens étaient charmants et avaient plein de choses à raconter.

Mais je me souviens de ma stupéfaction devant l'engin bizarre, sans cadran, avec une espèce de lamelle qu'on poussait en avant et en arrière pour appeler et qui était un téléphone. Je n'avais jamais vu ça.

La guerre nous avait séparés. Nous n'avions pas vécu les mêmes choses et si nous parlions beaucoup, il y avait des sujets sur lesquels nos voisins restaient secrets ou tout au moins très discrets. Ils avaient beaucoup souffert, ils avaient perdu des proches et ils n'aimaient pas en parler, pas plus que d'un voisin, collaborateur notoire, qui avait disparu à la libération.

JULIETTE DAVID